



Prix Louis Marcorelles
CINÉMA DU RÉEL
2012

Prix de la Réalisation
SUNDANCE FILM FESTIVAL
2012

Prix spécial du Jury
Et Prix du Public
IDFA 2011

Sélectionné aux Oscars 2013

5 CAMÉRAS BRISÉES

Un film de Emad Burnat et Guy Davidi



SORTIE NATIONALE LE 20 FÉVRIER 2013

CONTACTS

CHARGÉES DE PROGRAMMATION

Laetitia Jourdan et Lucie Delage
01 43 87 00 54
distribution@zeugma-films.fr

ATTACHÉ DE PRESSE

Stanislas Baudry
06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

RESPONSABLE DES ASSOCIATIONS

Philippe Hagué
06 07 78 25 71
philippe.hague@gmail.com



SYNOPSIS

Emad, paysan, vit à Bil'in en Cisjordanie. Il y a cinq ans, au milieu du village, Israël a élevé un « mur de séparation » qui exproprie les 1700 habitants de la moitié de leurs terres, pour étendre et « protéger » la colonie juive de Modi'in Illit, prévue pour 150 000 résidents. Les villageois de Bil'in s'engagent dès lors dans une lutte non-violente pour obtenir le droit de rester propriétaires de leurs terres, et de co-exister pacifiquement avec les Israéliens.

Dès le début de ce conflit, et pendant cinq ans, Emad filme les actions entreprises par les habitants de Bil'in. Avec sa caméra, achetée lors de la naissance de son quatrième fils, il établit la chronique intime de la vie d'un village en ébullition, dressant le portrait des siens, famille et amis, tels qu'ils sont affectés par ce conflit sans fin.



ENTRETIEN AVEC EMAD BURNAT

Vous rappelez-vous le premier jour où vous avez filmé ?

Emad Burnat : Je m'en souviens très bien : c'est au moment où les bulldozers israéliens sont entrés dans le village pour construire le mur et où ils se sont mis à abattre les arbres. Ce même jour, mon fils Gibreel venait de naître et un de mes amis m'avait offert une caméra. J'ai donc commencé à filmer les événements du village et, en même temps, mon fils.

Quand avez-vous senti que filmer était essentiel pour vous ?

E. B. : Quand j'ai décidé de prendre ma caméra pour filmer la lutte de mon village, c'était ma façon de participer à la résistance. Pour plusieurs raisons : informer, protéger les gens autour de moi, proposer des séquences aux médias... Au bout de quelques semaines, j'ai songé à réaliser un film sur mes amis. Je voyais les journalistes étrangers rendre compte des manifestations et j'ai pensé que je devais parler, moi, de mon village. J'ai donc commencé à concentrer mon objectif sur mes amis, sur ma famille et mon fils Gibreel qui grandissait. Je n'ai pas voulu faire de documentaire politique, mais filmer ma vie quotidienne de mon point de vue, avec une approche plus humaine.

Comment ont réagi vos amis et les habitants du village ?

E. B. : J'étais le seul à avoir une caméra. Ils se sentaient en sécurité avec moi car ils me connaissaient. J'étais toujours avec eux et, d'une certaine façon, je les protégeais. La présence de la caméra a parfois empêché les soldats israéliens d'utiliser la violence.

Il y a des scènes fortes dans le film, de tristes moments de votre vie... Comment la caméra vous a-t-elle aidé ?

E. B. : La caméra a été un témoin très important au cours de ces sept dernières années. Une fois, elle m'a même sauvé la vie. Mais ce n'a pas toujours été le cas. Ainsi, les balles ont cassé certaines de mes caméras et, le jour où j'ai été arrêté, c'est parce que je filmais. Donc, parfois, ma caméra a été une alliée, et, à d'autres moments, elle a provoqué des situations douloureuses pour ma famille et moi.

Pourquoi avez-vous remplacé chacune de ces cinq caméras brisées ?

E. B. : Je suis très lié à ma caméra, j'ai passé beaucoup de temps de ma vie à filmer, à monter et à dépenser de l'argent pour la réparer. Je me suis donné pour devoir et responsabilité de filmer, donc chaque fois que l'une d'entre elles a été détruite, j'en ai achetée ou retrouvée une autre.

Comment avez-vous rencontré Guy Davidi et travaillé avec lui ?

E. B. : Il était un membre actif dans la lutte contre le mur et venait régulièrement aux manifestations ; il a vécu dans le village aussi. Après avoir accumulé des rushes pendant cinq ans, je l'ai appelé car j'avais besoin d'un professionnel pour me permettre de réaliser mon projet. Il m'a donné d'excellentes idées pour construire le film, sélectionner les images et permettre qu'il soit bien compris par un public étranger. Puis nous avons rencontré Serge Gordey, et il y a eu un long processus de montage, notamment avec la monteuse française, qui a apporté un autre regard.

Votre documentaire a déjà été salué par de nombreux professionnels et par le public de nombreux pays. Quel est votre sentiment ?

E. B. : Au début, je n'imaginai pas que cela puisse arriver. Mais quand j'ai vu les réactions et l'émotion du public après les premiers festivals, cela m'a fait très plaisir et j'ai eu envie que cette histoire, notre histoire, soit davantage connue. C'est le plus important pour moi, c'est pour cela que j'ai réalisé ce film, pour que l'on comprenne notre réalité et nos problèmes, et pour que cela change.

Aujourd'hui, quelle est la situation à Bil'in ?

E. B. : C'est toujours la même chose. Je continue à filmer, et les gens continuent à protester contre l'édification du nouveau mur. Même si une partie de nos terres nous ont été restituées, tous les habitants n'ont pas récupéré les leurs. De plus, beaucoup d'arbres ont été détruits par les bulldozers ou brûlés. Les gens sont donc obligés de trouver un autre travail pour nourrir leur famille. Il faudra encore beaucoup de temps et d'argent pour -replanter et pouvoir recommencer à cultiver et récolter.

Propos recueillis par Anne-Laure Fournier pour france5.fr « Le Mag » semaine 41

ENTRETIEN AVEC GUY DAVIDI

Avez-vous été surpris par l'écho positif rencontré par le documentaire ?

Dès que nous avons commencé à travailler sur le film avec Emad, dès que s'est dessinée l'idée d'un documentaire à la première personne qui rendrait compte sur un temps long de la lutte d'un village contre l'injustice qui lui est faite, j'ai été sûr du succès. Je pensais juste que cela ne fonctionnerait pas aux Etats-Unis. A cause de la façon de raconter, de la poésie du texte, de cette voix douce d'Emad posée sur des images d'une grande violence. Les Américains sont habitués à un formatage qui joue sur l'émotion, sur la radicalité du vocabulaire. Et, avec ce type de sujet, on est souvent dans une surenchère du type : « Eprouvons de la pitié pour les Palestiniens, de la rage contre les Israéliens ». Notre ton est tout autre. Et pourtant le film a été primé au festival de Sundance.

La lutte de Bil'in a été l'objet d'une médiatisation intense en Israël et dans les pays européens, amenant nombre de délégations à venir exprimer leur soutien sur le terrain. On voit dans le film des alter-mondialistes, de vieux habitués de l'agit prop côtoyer des habitants avec keffiehs. Les femmes sont en revanche terriblement absentes.

C'est la réalité de ce village. Bil'in est assez traditionnel. Dans la lutte, les femmes occupent des fonctions importantes, mais à l'intérieur. On les voit peu dans les manifestations.

Comment avez-vous été amené à collaborer avec Emad ? Quel a été votre rôle ?

Depuis 2005, Emad accumulait les rushs. Je pense qu'il avait envie, lui aussi, de construire un film, sans trop avoir comment s'y prendre. En 2006, un autre documentaire Bil'in my love (Le mur de la colère) avait déjà connu un immense succès. L'enjeu était donc d'imaginer un autre type de film sur la résistance populaire de Bil'in. Emad et moi, nous nous connaissions. Voilà des années que j'explorais « l'ombre de la société israélienne », c'est à dire les territoires occupés. Je participais aux marches pacifiques contre le mur et, comme cinéaste, je réalisais de petits reportages pour internet. J'ai aussi vécu trois mois à Bil'in pour un autre film, coréalisé avec un journaliste suisse.

En 2009, Emad m'a appelé pour me demander de l'accompagner dans la réalisation de son projet. Dans un premier temps, il souhaitait le centrer autour du personnage d'Abid. Puis Fil a été tué. Il a alors songé en faire les deux protagonistes principaux. Moi je ne voulais pas faire un film sur la mort. Je me méfie beaucoup de l'héroïsation des martyrs, courante dans nos sociétés. Il fallait envisager autre chose pour ne pas verser dans une espèce de commémoration des chahid.

J'ai pensé à mettre Emad au cœur du film, à dépeindre le lien, la transmission, entre lui et son fils Jibril, entre lui et son père. Quand je lui ai fait part de mon idée, Emad a craint ne pas disposer de suffisamment d'images relatives à l'intimité de sa vie familiale. Notre rencontre a été l'occasion de vérifier cela, de voir si l'on pouvait aller dans cette direction. C'était le cas. Dans les années qui ont suivi, de 2009 à 2011, je l'ai guidé, j'ai veillé à ce qu'il n'omette pas de tourner des scènes plus personnelles. C'était déterminant pour lier le tout, vu notre choix de narration.

Dans la situation actuelle, était-ce évident pour lui de travailler avec un réalisateur israélien ?

A Bil'in, les habitants sont habitués aux Israéliens, ils sont en contact « avec l'autre côté », parlent hébreu. Et depuis le début, les Israéliens sont très nombreux et très actifs dans la résistance au mur. La critique est plutôt venue des intellectuels palestiniens. Ils ont une méfiance viscérale vis à vis de la normalisation des relations entre Arabes et Israéliens. Ils refusent le contact pour éviter de rendre la relation normale, banale. Même quand cela se déroule dans le cadre commun d'une lutte.

Je les comprends en partie. Le discours véhiculé par nombre d'organismes, par les ONG, c'est de favoriser le dialogue, de raviver toujours l'espoir d'une possible négociation. En fait, cela permet à l'Etat israélien de gagner du temps. De parler en espérant désamorcer le combat politique.

Nombre de documentaires ont déjà rendu compte des conséquences de l'occupation israélienne. Quel est le plus de ce film ?

Son intérêt tient d'abord à la durée de la lutte de Bil'in, au retentissement international qu'elle a eue qui en fait une séquence historique. Et la longueur du filmage se superpose à celle du drame. Et puis, avec ce film, le conflit est vu de l'intérieur. Enfin, ce qui est rare dans la société palestinienne, il entremêle le personnel, l'intime et le social. Quant au langage du film, il s'écarte résolument des archétypes qui jouent sur le statut traditionnel des victimes palestiniennes. Ce n'est pas comme une exultation sacrée, du type : « Regardez comme on souffre ».

Le film est aussi une réflexion sur le binôme victime/agresseur. Deux statuts, deux rôles interchangeables Le commentaire dit : « Guérir est une lutte et une obligation. La victime n'a pas d'autre choix. En guérissant, on résiste à l'oppression. Les blessures qu'on oublie ne peuvent être guéries. Je filme pour guérir. » Une phrase qui vaut aussi pour la société israélienne. Qu'en 1945, il y ait eu l'Holocauste n'a pas empêché la Nakba trois ans plus tard [l'exode de 760 000 Palestiniens, expulsés de leurs terres et qui se virent refuser tout droit au retour, NDLR].

Le sentiment de vivre aux côtés d'Emad et de sa famille dans la durée fait prendre conscience des violences qui leur sont faites : spoliation des terres, harcèlement, non-droit, absence de gradation de la riposte des soldats. On

touche du doigt l'enracinement des enfants dans la violence.

Ce qui nous semble, à nous spectateur, terriblement violent, est pour ces habitants de Cisjordanie d'une grande banalité. Les tirs à balles réelles, les enfants de 10 ans arrêtés... Pour Emad, c'est normal de vivre de la sorte, c'est ce qu'il connaît, ce qu'il a vécu, ce que ses enfants vivent. Pour lui, ce n'était pas un sujet. Pour moi, au contraire, c'était important de saisir tous ces fragments de vie balisés par la brutalité.

Bil'in continue à se battre ?

Chaque vendredi, les manifestations continuent. Mais un cycle s'est fermé avec le démantèlement du mur. Dire qu'il a fallu tous ces morts, toutes ces arrestations, ces traces sur les corps et dans les têtes. Les gens sont fatigués mais ils ont passé le relais. La dynamique s'est déplacée, d'autres villages sont entrés en résistance.

L'implantation des colonies continue-t-elle alentour, plus d'un an après la fin du tournage ?

Jusqu'en 2006, la colonie a doublé sa population. Désormais, il n'y a plus de terres disponibles dans le coin. Mais ailleurs en Cisjordanie, à Jérusalem, la politique d'implantation continue. Pourtant l'Etat a un souci : il ne dispose pas de vagues massives de migrants à installer, comme avec les Russes à la fin des années 1990 et l'éclatement de l'URSS. Mais la stratégie de l'Etat est toujours la même : créer une réalité irréversible, un statu quo ineffaçable, rendant absurde l'idée de deux Etats.

Propos recueillis par Marie Cailletet pour Télérama, le 05/10/12

PRIX ET FESTIVALS

- Prix de la réalisation documentaire au Festival de Sundance 2012, USA
- Prix du meilleur documentaire au Jerusalem Film Festival 2012
- Prix Louis Marcorelles au Cinéma du réel 2012, Festival international de films documentaires, Paris
- Prix spécial du jury et Prix du public au Festival international du documentaire d'Amsterdam (IDFA) 2011
- Prix du meilleur documentaire au Rooftop Films 2012, New York
- Prix du meilleur film au Traverse City Film Festival 2012, Etats-Unis
- Prix du public au Sheffield Doc/Fest 2012
- Grand Prix du jury à l'Open City Docs Fest 2012, Londres
- Prix de la réalisation au One World 2012, festival international du film sur les droits de l'homme, Prague
- Prix Stephen Jarl du meilleur documentaire international au festival Tempo 2012, Stockholm
- Prix du meilleur documentaire à l'Eurodok Film Festival 2012, Norvège
- Prix des étudiants et Prix du meilleur réalisateur au Movies that Matter 2012, festival de films sur les droits de l'homme, La Haye
- Prix du meilleur documentaire au Durban Film Festival 2012, Afrique du Sud
- Prix du meilleur documentaire au Yerevan International Film Festival 2011, Arménie
- Prix du public à l'IFI Stranger Than Fiction 2012, festival du film documentaire de Dublin
- Grand Prix Millenium et Prix The Marshall of Lower Silesia au Planete+ Doc Film Festival 2012, Pologne
- Prix du Public aux Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal 2012, et Prix des détenus aux Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal 2012

LES RÉALISATEURS

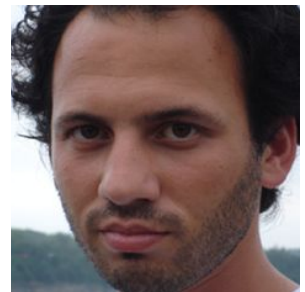
Emad Burnat (Burnat Films Palestine)

Emad Burnat est un fils de paysan, né à Bil'in, en Palestine. Depuis 2005, il est cameraman et photographe free-lance. Il a filmé pour des chaînes comme Al-Jazeera, les chaînes israéliennes 1, 2 et 10, ainsi que pour la télévision palestinienne. Il travaille régulièrement avec l'agence Reuters, et a filmé des séquences de plusieurs documentaires comme "Bil'in, My Love," "Palestine Kids," "Open Close," and "Interrupted Streams."



Guy Davidi (Guy DVD Films)

Guy Davidi est né à Jaffa. Il est réalisateur de films documentaires et professeur de cinéma. Depuis ses 16 ans, il pratique le montage, la prise de vues et réalise des films. Il a été chef-opérateur sur les films "Hamza" et "Journal D'une Orange" pour France 3. Il a également réalisé des court-métrages documentaires qui ont été présentés dans de nombreux festivals et marchés internationaux. En 2010, le premier long-métrage de Guy Davidi " Interrupted Streams" fait l'ouverture du Festival International du Film de Jérusalem.



Filmographie de Guy Davidi

- **Interrupted streams** – 75' (2010)

David Silver Camera Award – Jewish Festival of Warsaw, Cinema-South film festival (Israel), Jerusalem Film Festival, Ischia Film Festival (Italy), Cinemambiente Environmental Film Festival (Italy), BPF (USA), Mediteran film festival (Croatia), What Can Cinema Do? (France)

- **Keywords** – 23' (2010)

Haifa International Film Festival, Sole Luna Festival (Italy), BPF (USA)

- **Women Defying Barriers** – 15' (2009)

Best Documentary in Montecatini International Short Film Festival (Italy), Mecal BCN – Internacional de Cortometrajes de Barcelona, International short film festival of Izmir (Turkey), What Can Cinema Do? (France)

- **A Gift From Heaven** – 20' (2009)

Curtocircuito International Short Film Festival (Spain), Haifa Workers' Film Festival (Israel)

- **In working progress** – 30' (2006)

Lussas – Etats Généraux du Film Documentaire (France), Docfest Rome (Italy), Ecovision (Italy), Docusur (Spain), Jzdocs (China), Dokumentar (Norway), Asterfest (Macedonia), Rozstaje (Poland), Amnesty Human rights film festival (New-Zealand), PFF (UK), W

FICHE TECHNIQUE

Réalisé par
Emad Burnat et Guy Davidi

Caméra
Emad Burnat

Montage
Véronique Lagoarde-Ségot
Guy Davidi

Montage son et mixage
Amélie Canini

Musique
Le Trio Joubran
(Composers:
Samir Joubran,
Wissam Joubran
Adnan Joubran)
Yousef Hbeisch

Images additionnelles
Yisrael Puterman
Guy Davidi
Jonathan Massey
Alexandre Goetschmann
Shay Carmeli Pollak

Production:
Guy DVD Films
Burnat Films Palestine
Alegria Productions
(Emad Burnat, Guy Davidi,
Christine Camdessus, Serge Gordey)

Postproduction :
Avidia

Ventes internationales:
CAT&Docs

Distributions en salles / France :
Zeugma Films

Format disponible :
Dvd, Blu-Ray, DCP



90 min -Couleurs - Palestine/Israël/France - VOST FR -2012